



Commentaire du texte de LUCRÈCE « Invocation à Vénus »

Ce texte est extrait du De rerum Natura (*De la Nature*) de LUCRÈCE, poète latin du I^{er} siècle avant J.C., dont la vie s'étendit probablement de -98 à -55. Ce long poème didactique, écrit en hexamètres dactyliques, est dédié à Memmius. Lucrèce souhaite l'initier à la philosophie épicurienne et il lui offre ce témoignage d'amitié. L'ouvrage est divisé en 6 livres (3 x 2 livres), qui ont pour sujet les atomes, l'âme et le monde.

Le Livre I décrit les atomes et le vide, et le passage que nous étudions ici (vers 1-9 et 21-28 **ici numérotés de 1 à 17**) en est l'*incipit* ou l'*exorde*. Tradition littéraire oblige, l'auteur consacre ce début à la louange et gloire d'une divinité protectrice, ici Vénus. Habilement composés, ces vers représentent à la fois un «*locus communus* passage obligé» dans le discours de registre épideictique (Éloge) ainsi qu'un enseignement philosophique, qui, dans une démarche paradoxale, expose les idées de Lucrèce sur le «*summum bonum* souverain bien » épicurien. Nous en ferons une lecture analytique en deux axes : un artifice littéraire et une philosophie.



1. Un artifice littéraire

La préface que le poète a donnée à son traité philosophique commence par une prière fervente qu'il adresse à Vénus. Démarche paradoxale, car, dans une perspective épicurienne, rien n'est plus absurde qu'une prière, puisque les dieux ne s'occupent en aucune façon des affaires humaines ! Mais il s'agit ici de donner à Vénus un rôle de Muse.

a- Une prière :

À de nombreux indices on reconnaît que ce texte est une prière. En premier lieu, l'énonciation révèle la fréquence des pronoms et adjectifs de la 2^{ème} pers. du SG, preuve que l'auteur s'adresse à quelqu'un : «*per te* (vers 4), *te* [répété cinq fois dans l'extrait, dont trois fois au vers 6], *tuum* (v.7), *tibi* (v.7 et 8), *tu* (v. 15)». De plus, le vocatif, cas de l'apostrophe ou de l'invocation, est très souvent utilisé : «*alma Venus* (v.2), *Dea* (v.6 et 15), *diva* » (v.17).

En second lieu, les épithètes - noms, adjectifs ou propositions - qui qualifient Vénus décrivent sa fonction démiurgique : elle est principe fondateur. D'abord elle a fait naître tout le peuple romain, étant la mère d'Énée, fondateur légendaire de Rome : «*Aeneadum genetrix* » (v.1). Le terme «*genetrix* » est plus générique que *mater* car il contient l'idée de gènes, de génération, idée qu'on retrouve plus loin dans la phrase «*quoniam genus omne animantum concipitur* » (v.4). Ensuite, Vénus est source de vie, et à ce titre est associée à l'eau, surtout à la mer : «*quae mare navigerum concelebras* (v.3), *tibi ridet aequora ponti* (v.8), *dias in luminis oras* » (v.11) - souvenir de son origine mythique puisqu'elle est née de l'écume des flots ! La mer est davantage célébrée par les Grecs que par les Romains qui en avaient peur. Mais Lucrèce reprend la tradition poétique qui s'inspire de la littérature grecque. Enfin, la déesse est principe de plaisir : «*voluptas* » (v.1). Tout ce qui existe d'aimable et de plaisant dans l'univers vient d'elle : «*sine te ... neque fit laetum neque amabile quicquam* » (v.12). La succession de ces épithètes se fait dans une gradation ascendante puisque la



filiation de la déesse commence par les Romains et aboutit à l'univers entier, en passant par les terres (« *terras frugiferentes, daedala tellus* »), la mer (« *mare navigerum, aequora ponti* ») et le ciel avec ses astres (« *labentia signa* »), ses vents (« *venti* »), ses nuages (« *nubila* ») et la lumière du soleil (« *caelum, lumine, luminis oras* »). Cela justifie qu'on puisse prier Vénus car elle est toute-puissante !

En dernier lieu, quelques verbes sont à la 2^{ème} pers. du SG : «*concelebras, gubernas, voluisti, da* » et leur sens confirme la notion de prière. En effet, ils expriment le pouvoir de la déesse qui *peuple, gouverne, veut et donne*, et la font apparaître comme une divinité généreuse. Ils montrent aussi qu'on attend quelque chose d'elle, car, dans une prière il y a presque toujours une célébration ET une demande. Vénus est principalement la déesse de l'Amour et du Plaisir ; à Rome lui est consacré le mois d'avril, plein épanouissement du printemps dans le climat méditerranéen. A un premier niveau de lecture, on peut donc constater que Lucrèce chante le printemps dominé par la puissance de la déesse. Vénus est considérée comme une personnification de l'instinct sexuel, qui pousse les êtres vivants à s'unir et se reproduire.

b- Un éloge :

Comme dans tout discours antique, ce début du Livre I, cet exorde, contient une *captatio benevolentiae* à l'adresse du lecteur, mais aussi à l'égard de la divinité dont le poète fait l'éloge. Il s'agit de décrire les effets positifs de l'arrivée de Vénus afin de demander que ces mêmes bienfaits rejaillissent sur l'auteur et son poème. Déesse bienveillante et féconde, elle possède un puissant pouvoir d'attraction et son apparition régénère la Nature. Dans les trente premiers vers du chant I, Lucrèce illustre, en des tableaux variés, les deux principales qualités qu'il attribue à Vénus : « *genetrix* » et « *voluptas* ».

D'une part, le thème de la fécondité possède un champ lexical étendu : «*genetrix, alma, frugiferentes, concelebras, genus, concipitur, exortum, daedala, exoritur*» (v.1 à 9 etc.) - mots souvent laudatifs, qui évoquent la capacité et la richesse de production de la terre. En effet, Vénus fait naître les fleurs (« *summittit flores* » v.8), les créatures qui peuplent la mer, ainsi que tous les êtres animés. On note que le poète souligne le caractère laborieux de la Création par des allitérations sensibles, notamment celles en dentales du vers 7 : « *adventumque tuum, tibi suaves daedala tellus* ».

D'autre part, le thème du plaisir «*voluptas*», introduit dès le premier vers, est très largement développé dans l'ensemble du poème car il a une double signification, descriptive et morale, puis philosophique. Son champ lexical est représenté dans cet extrait par les mots « *suaves* (v.7), *ridet* (v.8), *laetum et amabile* (v.12), *leporem* » (v.17). Ils décrivent la joie, le bonheur que sème Vénus sur son passage. Littéralement, la Nature est riante, et cette notion de (sou)rire repose sur une réalité observable, mais aussi développe ce qu'écrivait le dramaturge grec Eschyle à propos de l'écume des flots : « le sourire innombrable de la mer » (in *Prométhée enchaîné*), et qu'on distingue picturalement dans le célèbre tableau de Sandro Botticelli. Le terme «*lepos, oris* charme, attirance » rappelle le pouvoir de la déesse qui apaise le ciel et le fait resplendir « *placatumque nitet diffuso lumine caelum* » (v.9). Elle apaise le ciel : cela est mis en valeur par les places respectives en début et fin de vers des mots « *placatum* » et «*caelum* », et le résultat de cet apaisement est situé en position centrale : «*nitet* », qui signifie rayonner, briller. Apaiser le ciel peut être compris de deux façons. D'une part, Vénus calme les puissances déchaînées des dieux. La mythologie rapporte que Jupiter, l'éternel amant volage, était évidemment sensible à son charme. Par ailleurs, mariée à Vulcain (dieu



des forges et du travail industriel, donc relatif à la Création), Vénus a subjugué Mars, dieu de la guerre et son amant. Symboliquement, cela rappelle que Lucrèce écrit à une époque troublée de l'Histoire romaine : se succèdent la démission du dictateur Sylla en 79 av. J.C., les troubles civils avec Catilina en -63, la rivalité de Pompée et de César, la corruption dans Rome et les guerres à l'extérieur. Invoquer Vénus qui tient Mars sous sa loi, c'est faire l'éloge de la toute-puissance de la déesse ET une prière pour la PAIX.

D'autre part- seconde manière d'interpréter l'apaisement du ciel par Vénus - c'est que le poète va consacrer le De rerum natura à montrer que le Monde a une origine matérielle et explicable (atomes + vide) et non une origine divine et irrationnelle. Lucrèce alors a besoin de se concilier les bonnes grâces d'une divinité qu'il ne reconnaît pas comme déesse (puisque sa doctrine, l'Épicurisme, en fait peu de cas), mais comme Muse, sous l'égide de laquelle il se place - coutume habituelle aux écrivains de l'Antiquité.

A un second niveau de lecture, on comprend mieux que l'auteur utilise ce qu'il appelle le « miel de la poésie » et qu'il ait recours à des images évocatrices de la Mythologie pour délivrer un message philosophique. Quel est ce message ?

2. Une philosophie

a- Le destinataire :

L'ouvrage est dédié à Memmius, qui est nommé au moment où Lucrèce souhaite expressément voir la déesse l'accompagner dans la composition du poème : « *te sociam studeo scribendis versibus esse/quos ego de rerum natura pangere conor/Memmiadae nostro, quem tu, dea, tempore in omni/omnibus ornatum voluisti excellere rebus* c'est ton aide que je sollicite dans le poème que je m'efforce de composer sur la nature. Il est destiné à notre cher Memmius que toi-même, ô déesse, tu as voulu en tout temps voir paré des plus excellentes vertus » (v.13-16). Ce personnage, dont les relations d'amitié avec Lucrèce sont peu connues, était un orateur talentueux et un poète lui-même ; il protégeait un groupe de *poetae novi* (dont Catulle) ; il protégeait peut-être Lucrèce qui le flatte. Or Épicure réprouvait la Poésie (plaisir esthétique, donc ni naturel ni nécessaire) et rien ne paraît avoir prédisposé Memmius à goûter la philosophie épicurienne. Cependant il faisait probablement partie des patriciens qui se retirèrent de la vie publique à cause des troubles de l'État, pour trouver la paix et la voie d'un bonheur individuel. Lucrèce fait d'ailleurs allusion à ces troubles dès le début du Livre I lorsqu'il demande à Vénus de donner la paix aux Romains « *hoc patriai tempore iniquo* en cette époque d'instabilité pour la patrie ». Ailleurs (Livre II), il présente la lutte pour le pouvoir comme une source de maux. Son œuvre peut donc apparaître comme un témoignage de cette recherche, menée par les aristocrates romains, d'une vie qui réponde à leurs attentes.

Conscient de la difficulté de son exposé, Lucrèce emploie toutes sortes de procédés pour convaincre Memmius de lire et d'adhérer à sa doctrine. Le premier est de s'adresser directement à lui, dédicataire du poème. Bien sûr, une louange (« *ornatum, excellere* » - termes mélioratifs) accompagne son nom, hommage d'autant plus fort que l'homme est associé étroitement à la déesse Vénus : « *Memmiadae nostro* » est placé juste à côté de « *tu, dea* » ! Mais ce qui doit entraîner l'adhésion de Memmius, c'est aussi le genre poétique lui-même de ce traité philosophique que Lucrèce a écrit en hexamètres dactyliques, vers traditionnels et procédé mnémotechnique (les vers se retiennent mieux que la prose) à la fois. Preuve d'un travail poétique élaboré et réussi : de nombreux vers sont parfaits, avec trois coupes (v. 1, 2, 4, 6 etc.). Le poète compare la poésie au miel



dont les médecins enduisent les bords de la coupe contenant la potion amère (l'absinthe) qu'ils veulent faire prendre aux enfants pour les soigner. De même, le « miel de la poésie » aide à faire passer un exposé aride. Or la poésie est un genre particulièrement prisé par l'aristocratie en général, et Memmius en particulier : les images mythologiques sont pour lui parlantes.

Lucrèce affirme le plaisir qu'il éprouve à composer ce poème. Il fait une mise en abyme de son entreprise en insérant l'expression-titre « *rerum natura* » dans son texte (par exemple aux vers 10 et 14). De plus, en introduisant la « *Voluptas* » dans la recherche de la sagesse, en ayant recours à l'émotion et au pittoresque, il se comporte en maître qui espère séduire son disciple.

b- Le message épicurien :

On a vu que Vénus incarne la « *Voluptas* » : il faut entendre ici le « *summum bonum* » épicurien, sous le signe de laquelle est composé ce poème didactique. Qu'est-ce que le « *summum bonum* » ? C'est le bien suprême, c'est ce sans quoi il n'y a pas de bonheur possible, et c'est ce avec quoi il n'y a pas de malheur possible. C'est le secret du Bonheur, et, pour le trouver, pas besoin de grâce divine : il est à la portée de l'homme qui peut l'atteindre par ses seules forces. L'Épicurisme postule que le souverain bien est le plaisir (*Voluptas*). C'est une philosophie aimable (comme Vénus), à morale hédoniste.

Cependant, cela ne consiste pas à se laisser glisser au rythme des plaisirs qui passent. Dans la suite du poème, Lucrèce présente Épicure et la sagesse de son enseignement, décrié par de nombreux détracteurs justement sur cette notion, abusivement comprise, de « *Voluptas* ». Par ailleurs, cette philosophie est proche de la Nature, ce qui est manifesté symboliquement par le fait que Vénus fasse naître des êtres qui passent de l'obscurité à la lumière. Depuis Platon, on sait que ce « passage » de la naissance est aussi celui de la co-(n)naissance.



Pour conclure, nous pouvons souligner l'intérêt de ce texte qui se lit à plusieurs niveaux. D'une part, il donne le ton de l'œuvre, riche de l'enthousiasme du poète qui laisse aller sa verve. D'autre part, il introduit, de manière agréable, une doctrine plus complexe qu'on ne saurait le penser. L'invocation à Vénus est pittoresque : elle annonce la traduction picturale qu'en fera Botticelli dans son fameux tableau de La naissance de Vénus (c. 1499). La Renaissance française verra des poètes comme Du Bellay traduire ce même passage inspirant. Enfin, effet pervers des « charmes de Vénus », cette page accrédié la légende rapportée par Saint Jérôme relative à la mort de Lucrèce (et dont se fait écho le numéro 44 de *Philosophie Magazine* de novembre 2010). Ce penseur chrétien raconte que la femme de Lucrèce aurait donné à celui-ci un philtre d'amour, boisson aphrodisiaque qui l'aurait plongé dans la folie, jusqu'au suicide - paradoxe incroyable de la part du poète-philosophe qui condamnait les passions et l'irrationnel !